

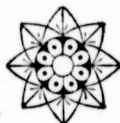


Première
ANNEE



VOLUME

II



NUMERO

50-51-52



6

Mai

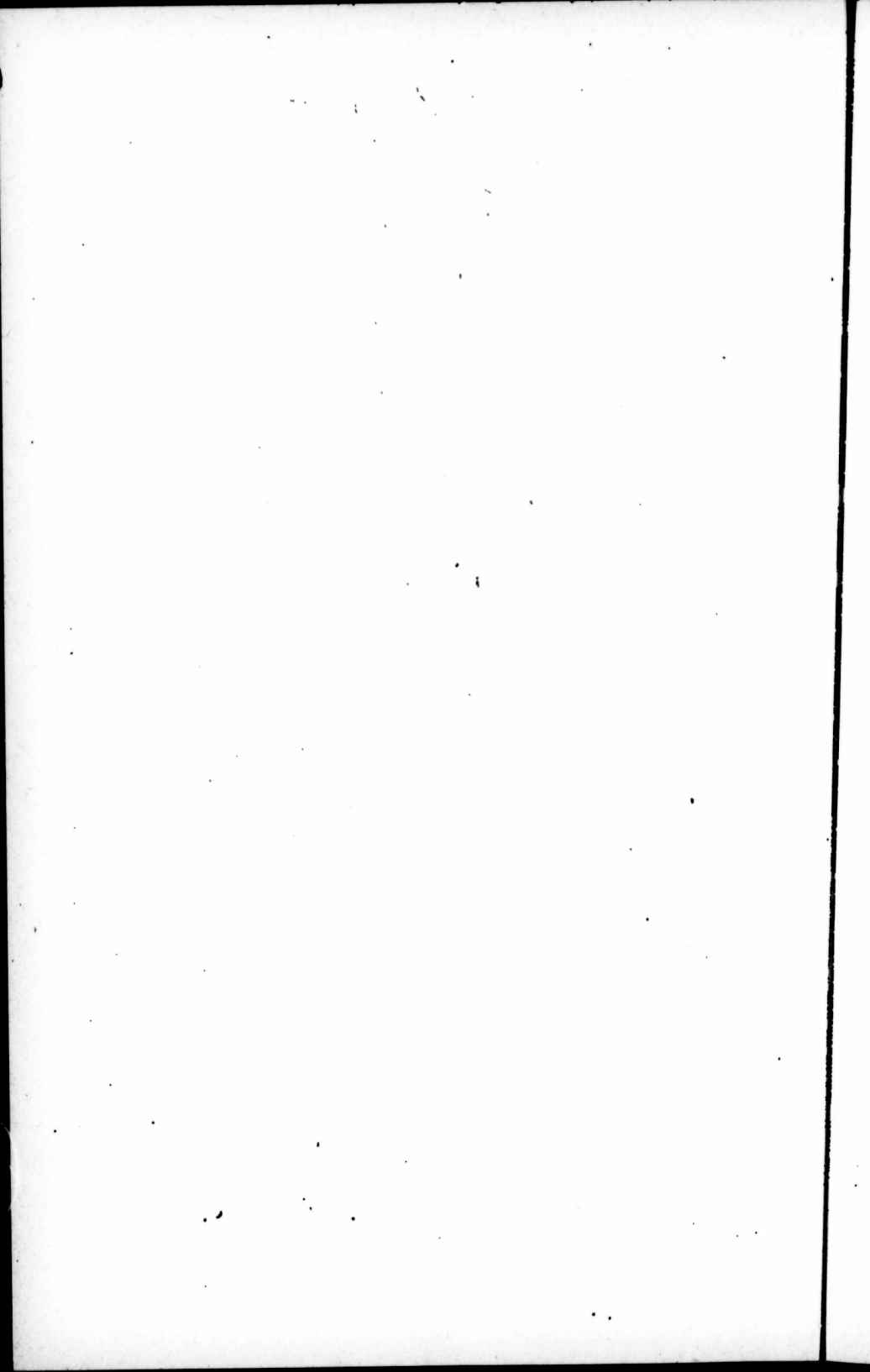
1899

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,
PAR L'IMPRIMERIE Jeanne d'Arc,
à JEANNE D'ARC (*viâ Ottawa.*)

PRIX: \$ 1.00 par année.







PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL. II.— No. 50-51-52. — 6 MAI, 1899.

Ce numéro est triple, et complète le nombre de 52 numéros que nous avons promis à nos lecteurs pour leur première année d'abonnement.

C'est pour nous un bien doux devoir à remplir, en terminant cette première année, d'adresser nos respectueux remerciements à Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa, à Nos Seigneurs les évêques de la Province de Québec et à tous nos vénérés confrères dans le sacerdoce pour les précieux encouragements qu'ils ont bien voulu donner à notre humble publication.

Nous adressons aussi nos bien sincères remerciements à tous nos bien aimés lecteurs dont plusieurs nous ont écrit des lettres bien touchantes pour nous dire le bien que la lecture de la **Famille Chrétienne** faisait dans leur famille.

Désormais la **Famille Chrétienne** ne paraîtra plus qu'une fois par mois; elle aura 32 pages au lieu de 16 et une toilette plus soignée: Elle ne coûtera que 50 centins par année.

Le temps est donc venu, cher lecteurs d'envoyer 50 centins pour renouveler votre abonnement.

Ayez soin de donner votre adresse bien **lisible et bien exacte.**

Faites usage des petits bons de poste pour les petits montants à nous envoyer, car les timbres-poste sont d'un écoulement difficile.

Nous prions de la façon la plus instante les abonnés qui n'ont pas encore payé la première année de nous envoyer au plus tôt une piastre pour cette première année. Les **Servantes de Jésus Marie** ont fait de grands sacrifices pour publier cette revue et ont un besoin pressant de ces petits montants pour continuer leurs œuvres.

Bien aimés lecteurs, n'oubliez pas que ce qui augmente beaucoup la valeur d'une bonne œuvre, c'est l'empressement que l'on met à l'accomplir.

A. L. MANGIN, prêtre.

Directeur.

LE MOIS DE MARIE.

CÉLÉBRONS ce beau mois, offrons des fleurs pour orner l'autel de Marie ; mais surtout que nos prières montent abondantes et ferventes vers la Reine du Ciel. Elles en descendront transformées en grâces et en bénédictions sur nous et nos familles.

Que dans toutes les familles chrétiennes on orne la statue ou l'image de notre bonne Mère.

EXEMPLE.

On lit dans les chroniques des Franciscains, que deux religieux de leur Ordre, étant en route pour aller visiter un sanctuaire de la Sainte Vierge, Notre-Dame de Lorette, vers 1625, furent surpris par la nuit dans un grand bois. Embarrassés et affligés, ils ne savaient que devenir ; mais, en s'avançant un peu, du milieu de l'obscurité où ils étaient, ils crurent voir devant eux une maison. Ils approchent leurs mains et tâtent les murs ; ils cherchent la porte, ils frappent, et entendent aussitôt demander qui ils sont. Ils répondirent qu'ils sont deux pauvres religieux égarés par hasard dans ce bois durant la nuit, et qu'ils cherchent un abri ne fût-ce que pour éviter d'être dévorés par les loups. A l'instant, la porte s'ouvre, et ils voient deux pages richement vêtus, qui les reçoivent avec une grande politesse. Les religieux leur ayant demandé qui habitait ce palais, ils répondirent que c'était une dame fort pieuse. " Nous désirerions la saluer. reprirent les religieux, et la remercier de sa charité. " " Nous allons précisément vous conduire devant elle, répondirent-ils ; car elle veut vous parler. " Ils montent les escaliers, et trouvent les appartements éclairés, décorés, et parfumés d'une odeur céleste. Ils entrent enfin dans l'appartement de la maîtresse, et y trouvent une dame très-belle et très-majestueuse, qui les accueille avec une extrême bonté, et leur demande ensuite quel était le but de leur voyage. Ils répondirent qu'ils allaient visiter une église de la Bienheureuse Vierge. " Eh bien ! si cela est, dit alors la dame, je veux vous donner, à votre départ, une lettre

qui vous sera fort utile." Pendant qu'elle leur parlait, ils se sentaient tout enflammés de l'amour divin, et goûtaient une joie qu'ils n'avaient pas encore éprouvée. Ils allèrent ensuite se livrer au sommeil, si toutefois il leur fut possible de dormir dans cet excès de bonheur. Le matin, ils allèrent prendre congé de leur bienfaitrice, la remercier, et recevoir sa lettre, qu'elle leur remit en effet; puis ils partirent. Quand ils furent un peu éloignés, ils s'aperçurent que cette lettre ne portait point d'adresse. Ils se retournent, regardent de toutes parts, et ne voient plus de maison. Enfin, ils ouvrent la lettre, pour savoir ce qu'elle contenait et ce qu'ils devaient en faire; ils reconnaissent qu'elle leur était adressée à eux-mêmes par la Mère de Dieu, pour leur apprendre qu'elle était cette Dame qu'ils avaient vue pendant la nuit, et qu'elle avait voulu pour récompenser la dévotion dont ils étaient animés envers elle leur procurer dans ce bois le logement et la nourriture. Elle les engageait à continuer de l'aimer et de la servir, leur promettant de bien récompenser dans l'éternité les hommages qu'ils lui rendraient, et de les secourir durant leur vie et à leur mort. Au bas de la lettre était la signature suivante: "Moi Marie Vierge." Que chacun considère ici quelles actions de grâces ces bons religieux rendirent alors à la Mère de Dieu, et combien ils furent plus que jamais embrasés du désir de l'aimer et de la servir pendant toute leur vie.

Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa vient de publier un beau mandement sur la *vraie dévotion envers la T. S. Vierge* et donnant une organisation à cette dévotion par l'établissement de la Confrérie de *Marie, Reine des Cœurs*.

Plus nous aimerons Marie, plus nous aimerons Jésus. Célébrons pieusement le mois de Marie pour célébrer plus pieusement encore celui du Sacré-Cœur.



Le Scapulaire du Mont-Carmel, suivi de quelques considérations sur la communion des saints et sur la dime par J. E. Savaria, chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal.

LE livre de Monsieur le Chanoine Savaria est singulièrement fécond en enseignements et doctrine. L'objet essentiel que l'auteur s'est proposé est d'exposer l'origine, la nature et la légitimité de la dévotion du scapulaire de Notre Dame du Mont-Carmel. Il s'est acquitté de cette tâche avec un tact, une clarté irréprochables. Il faut lire en particulier les pages où il montre comment la promesse formelle de la Vierge au bienheureux Simon Stock "*Celui qui mourra revêtu de cet habit n'ira pas en enfer*" se concilie avec la loi de la pénitence et le libre arbitre (pages 109-117). Rien n'est plus satisfaisant, rien ne dénonce mieux le néant des griefs dont la dévotion du scapulaire a été l'objet de la part des incrédules ou même de quelques chrétiens peu clairvoyants.

Mais Monsieur le chanoine Savaria n'a pas voulu s'enfermer dans les limites étroites d'un exposé historique et apologétique. Il a élargi son sujet en y introduisant des notions précises sur tous les points de doctrine auxquels cette dévotion est liée, à propos de la réversibilité des mérites sur les âmes du Purgatoire, ou des Indulgences que confère le Scapulaire du Carmel, il donne à son lecteur la moëlle de l'enseignement de l'Eglise sur le purgatoire et les indulgences. Il est amené aussi par la matière même qu'il traite à parler de la communion des saints et à expliquer la nature de cette croyance et les consolations qu'elle apporte.

C'est dire que ce petit livre est extrêmement substantiel, et plus nourri de faits et d'idées que ne le sont d'ordinaire les monographies de ce genre. La composition

lumineuse de l'œuvre épargne au lecteur toute fatigue; le style, très simple et très ferme, lui est un délassement savoureux; enfin les anecdotes nombreuses que l'auteur a semées çà et là soutiennent et diversifient l'intérêt.

Il faut lire aussi les " Considérations sur la dîme qui ferment l'ouvrage. " Il y a là beaucoup de choses à apprendre et à retenir. — En somme le livre de Monsieur le chanoine Savaria est utile non seulement à ceux qui nourrissent une dévotion spéciale au *Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel*, mais encore à tous les chrétiens soucieux de mieux connaître les principaux objets de leur foi. Il fait le plus grand honneur à celui qui l'a écrit.

N. B. C'est un beau volume, relié en joli cartonnage pour livre de prix. Il se vend \$ 4. 50 la doz; relié en toile solide, \$ 5.00 la doz.

Indication des prix :

Broché : la douzaine	...	4.00
: le livre	...	0.40
Demi-reliure en toile : la doz.	...	\$ 5.00
" " : le livre	...	0.50
Pleine reliure en toile : la doz.	...	5.50
" " : le livre	...	0.60

Les frais de port ne sont pas compris dans les prix ci-dessus mentionnés.

On peut se procurer ce livre au MONASTÈRE DES CARMELITES,

Avenue du Carmel, en haut de la rue St-Denis,
Montréal.

1 volume in 8° de 366 pages.

Montréal, monastère des Carmélites, 1898.

PLURALITE
DES
Mondes Habités
CONSIDÉRÉE
AU POINT DE VUE NEGATIF

PAR
L'ABBE F. X. BURQUE
CURE DE FORT KENT, MAINE

Ancien Professeur de Philosophie au Séminaire de St-Hyacinthe,

MONTREAL
CADIEUX & DEROME
1898

Y a-t-il des habitants dans le Soleil? Y a-t-il des habitants dans la Lune? Y a-t-il des habitants dans la planète Mars? Y a-t-il des habitants dans les autres planètes de notre système solaire? Et, par extension, y a-t-il des habitants dans tous les systèmes solaires de l'Univers?

Voilà le problème de la Pluralité des mondes habités. Il est question, bien entendu, d'habitants à peu près semblables à nous, c'est-à-dire, d'êtres intelligents, composés comme nous, d'un corps matériel et d'une âme spirituelle. C'est à ce point de vue particulier que le sujet est intéressant, complexe et difficile. Car s'il ne s'agissait que de la vie végétale et de la vie animale, sans le couronnement de l'intelligence, de la conscience et du libre arbitre, la question perdrait toute sa grandeur, et ne serait guère débattue.

Il y a longtemps qu'on discute ce problème. On le discute de nos jours, avec plus d'ardeur que jamais. Le temps est arrivé de prendre un parti et de se prononcer ferme, si l'on tient à se préparer l'honneur d'avoir pensé ou prophétisé juste, pour le jour où le problème sera résolu par la vertu du verre grossissant ou par la magie de l'électricité. Car on entend parler de toutes parts, aujourd'hui, de la suppression des distances, non seulement des distances terrestres, mais des distances du ciel.

Vous avez Mr Jesse Coles, de Philadelphie, qui, au moyen de son œil électrique, prétend voir, déjà, des montagnes, des lacs, de la verdure sur la planète Mars, et promet d'y voir assez clair bientôt pour s'assurer s'il y a là des hommes.

Vous avez Mr Gathman, de Chicago, qui construit des lentilles par sections concentriques, se fait fort, par ce procédé nouveau, de bâtir un télescope tout à fait hors de comparaison avec les fameux instruments de Lick ou de Yerkes, et prétend même fournir des diamètres de 10 pieds, de 50 pieds, de 100 pieds, bref, de la grandeur qu'on voudra et d'une incalculable puissance.

Vous avez le Professeur Elmer Gates, de Washington, qui vient de découvrir le moyen de construire des lentilles d'une grandeur illimitée, en substituant au verre plein, du gaz oxygène renfermé dans des boîtes cylindriques portant fenêtre convexe à chaque bout, et qui annonce, grâce à un tel moyen, une complète révolution dans l'étude et la science des astres.

Enfin, les Français, pour ne pas rester en arrière, pour montrer qu'ils ne sont pas émus de la jactance américaine, et qu'ils peuvent, eux aussi, produire des engins d'une force fabuleuse, font déjà miroiter à nos yeux, comme un des "cious" de leur grande exposition fin-de-siècle, un télescope monstre, qui rapprochera la Lune à trois pieds de distance, et nous procurera l'étrange illusion de n'avoir qu'à étendre le bras, à côté du tube magique, pour la toucher du doigt!

Qu'est-ce donc qui résistera à l'indiscrétion de pareils instruments? Il n'y aura plus rien de secret à la surface de la Lune et des planètes. S'il y a des hommes, on les verra. S'il y en a point on le verra également. Et quel que soit le résultat, les gagnants dans la dispute, ceux qui auront opiné pour l'hypothèse triomphante, s'écrieront avec transport: Voilà ce que nous pensions, voilà ce que nous disions; nous avons donc raison de conjecturer ainsi!

Eh bien! soyons prophètes, puisqu'il le faut, puisque l'honneur est en jeu, puisque le temps presse; et rangeons nous hardiment du côté de ceux qui combattent l'hypothèse de la Pluralité des mondes habités. Souhaitons que les grands instruments de

Philadelphie, de Chicago, de Washington, de Paris, se braquent au plus tôt sur les astres. On n'y verra pas d'hommes, ni traces d'hommes, soyez-en sûrs. Terrible désappointement pour nos adversaires. Et c'est nous qui aurons la gloire du triomphe.

Il est vrai que ce serait tout le contraire, si on découvrait des hommes ou des traces d'hommes. N'importe, courons le risque. Un tel risque en vaut la peine. Les arguments négatifs sont si forts qu'il y a peut-être 999 chances contre une à parier que les fiers astronomes, chercheurs d'habitants dans les astres, reviendront bredouille de toutes leurs expéditions.

Le livre tout entier est écrit avec cette verve et cet entrain.

Ce livre a sa place marquée dans les bibliothèques paroissiales.

Les commissaires scolaires devraient le donner comme livre de prix.



SI VOUS POUVIEZ Pincer MON MARI.

A l'époque où Mgr de Ségur évangélisait les faubourgs de Paris, un fait original et touchant marqua la fin de ses missions. Deux ou trois jours avant la clôture, une pauvre ouvrière était venue se confesser et témoignait une grande joie de se voir en paix avec le bon Dieu. " Ah ! Monsieur, disait-elle au missionnaire qui venait de l'absoudre, que je suis donc contente ! je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie. Si vous pouviez pincer mon mari ! c'est un bon homme, mais il ne veut pas entendre parler de religion. Il vient cependant presque tous les jours à la mission ; il se tient près de tel pilier ; il fait de telle et telle manière, a une grosse barbe. Tâchez donc d'aller à lui ; il n'est pas méchant au fond ; peut-être se laissera-t-il prendre ? Seulement, ne lui dites pas que je suis venue me confesser, il me tuerait ! " Le lendemain, un ouvrier, avec une grande barbe, venait se confesser au milieu de beaucoup d'autres ; c'était le mari. Quand il eut fini : " Monsieur, dit-il au prêtre, je suis marié et ma femme n'est pas dévote, bien loin de là. Si vous pouviez aussi la prendre ! Je tâcherai de l'amener demain sous prétexte de *quelque chose*. Seulement, ne lui dites pas que je suis venu à confesse, elle se moquerait de moi ! " Les deux pénitents arrivèrent en effet au rendez-vous. Que l'on juge de leur surprise et de leur joie quand ils apprirent qu'ils étaient réconciliés l'un et l'autre. " Vous êtes tous deux des nigauds d'avoir tant tardé et de vous être méfiés l'un de l'autre, leur dit en riant le bon prêtre. Embrassez-vous, et désormais servez ensemble le bon Dieu. " Et quand ils se furent embrassés en pleurant, il leur donna, comme souvenir, un Christ, une statue de la sainte Vierge, et deux Manuels du chrétien.

De la Croix de Paris.

UN REMÈDE CONTRE LA FIÈVRE TYPHOÏDE. — Un de nos lecteurs indique le remède suivant contre la fièvre typhoïde : nous ne le garantissons pas. Notre correspondant, homme grave, nous assure l'avoir expérimenté plusieurs fois, ainsi que nombre de ses confrères, prêtres comme lui :

Hacher bien fin de l'oignon cru et en envelopper au moyen d'un linge les pieds du malade.

En moins de 48 heures, la fièvre est tombée, à tel point que les médecins qui ne sont pas dans le secret ne s'expliquent pas ce changement et sont bien forcés de reconnaître que ce n'est pas leur quinine qui le produit. Le malade n'est pas guéri entièrement, mais le danger est conjuré. La guérison n'est plus qu'une affaire de temps et de précautions.

Comme ce remède ne peut faire aucun mal et qu'il est d'une application à la portée de tout le monde, il sera facile de l'essayer, concurremment avec ceux du médecin qu'il importe de ne pas négliger.

NOS LEGUMES.**CERFEUIL BULBEUX.**

Ce légume, qui est aujourd'hui très répandu, a été introduit en France vers 1826 ; sa racine de même forme que celle de la carotte, est d'une couleur grise, la chair est blanche et rappelle le goût de la châtaigne. Elle s'accommode comme la pomme de terre.

Culture. — A peu près tous les terrains conviennent à cette culture. On sème le cerfeuil bulbeux en automne, à la volée, on se contente de donner un coup de rateau et de plomber la plate-bande.

La grain ne devant lever qu'au printemps, il est nécessaire de sarcler souvent afin d'empêcher la croissance

des mauvaises herbes. On ne doit pas non plus ménager les arrosages quand la terre est trop sèche.

Le cerfeuil s'arrache lorsque les feuilles sont desséchées, il se conserve de la même manière que les carottes.

Le cerfeuil bulbeux ne se consomme pas immédiatement après l'arrachage, il est préférable d'attendre une semaine au moins, son goût n'en est que plus délicat.

Il existe une autre méthode plus avantageuse de cultiver le cerfeuil, c'est de ne semer qu'au printemps, mais pour cela il est nécessaire de stratifier les graines.

La stratification consiste à déposer, dans un récipient quelconque, les graines de cerfeuil en alternant chaque couche de graines avec du sable humide : de cette manière les graines sont prêtes à germer au moment du semis, et l'on gagne ainsi trois ou quatre mois.

CERFEUIL COMMUN.

Cette autre variété diffère de la précédente en ce que ce sont ses feuilles qui se consomment au lieu des racines. C'est cette variété qui rend le plus de services.

Le cerfeuil commun préfère un lieu ombragé à tout autre, quoique tous les sols et tous les climats lui conviennent. On le sème ordinairement en rayons distancés de 8 pouces de mars à la fin d'octobre. Le cerfeuil montant très vite en graine, il est nécessaire d'échelonner les semis de vingt jours en vingt jours, afin d'en avoir toute l'année.

Le cerfeuil soumis à la culture forcée donne aussi de bons résultats.

Les meilleures variétés de cerfeuil sont : le cerfeuil commun proprement dit, et le cerfeuil double frisé, plus estimé que le précédent à cause de ses feuilles décoratives.

L. DU C.

La première messe pour Louis XVI.

LE 21 janvier 1793, vers les dix heures du soir, au moment où rentrait chez elle une vieille dame qui venait d'achever, au faubourg Saint-Martin, une boîte d'hosties pour la célébration des saints mystères, un homme qui l'avait suivie était resté immobile, occupé à contempler la maison où elle demeurait. Elle se hâta d'entrer; puis, saisie d'effroi, elle s'assit avec précipitation sur une chaise que lui présenta un vieillard: "Cachez-vous, cachez-vous! lui dit-elle, car quoique nous sortions bien rarement, nos démarches sont connues et nos pas épiés.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda une autre vieille femme assise auprès du feu.

— L'homme qui rôde autour de la maison depuis quelques jours m'a suivie ce soir. "

A ces mots, les trois habitants de cette pauvre mesure se regardèrent en laissant paraître sur leurs visages le signe d'une terreur profonde. Le vieillard était le moins agité, peut-être parce qu'il se savait le plus en danger. Les regards des deux femmes, attachés sur le vieillard, laissaient aisément deviner qu'il était l'unique objet de leur vive sollicitude.

"Pourquoi désespérer en Dieu, mes sœurs? dit-il d'une voix basse mais onctueuse. S'il a voulu que je fusse sauvé de la boucherie des Carmes, c'est sans doute pour me réserver à une destinée que je dois accepter sans murmure. C'est de vous et non de moi qu'il faut s'occuper."

— Non, dirent les vieilles dames.

— Voici, reprit celle qui arrivait et qui tendait la petite boîte au prêtre, voici les hosties. Mais, s'écria-t-elle, j'entends quelqu'un monter les degrés.

A ces mots tous trois se mirent à écouter. Il fut facile d'entendre, au milieu du plus profond silence, les pas d'un homme dans l'escalier. Le prêtre se coula péniblement dans une espèce d'armoire, et une des deux religieuses jeta promptement quelques hardes sur lui.

"Vous pouvez fermer, sœur Agathe!" dit-il d'une voix étouffée.

A peine le prêtre était-il caché que trois coups frappés sur la porte firent tressaillir les deux saintes filles, elles se consultèrent des yeux sans oser prononcer une parole : elles demeurèrent muettes, ne connaissant d'autre défense que la résignation chrétienne. Interprétant ce silence à sa manière, l'homme qui demandait à entrer ouvrit la porte et se montra tout à coup. Les deux pauvres religieuses frémirent en reconnaissant en lui le personnage qui, depuis cinq ou six jours, rôdait autour de la maison et semblait prendre des informations sur leur compte. Elles restèrent immobiles, en le regardant avec une curiosité inquiète, et saisies de stupeur.

Cet homme était de moyenne taille et un peu gros ; mais rien dans sa démarche, dans son air, ni dans sa physionomie n'indiquait un méchant homme. Il imita l'immobilité des religieuses et promena lentement ses regards sur la chambre où il se trouvait.

Deux nattes de paille, posées sur des planches, semblaient servir de lits aux religieuses. Une seule table était au milieu de la chambre ; il y avait dessus un chandelier de cuivre, quelques assiettes, trois couteaux et un pain rond. Le feu de la cheminée était très modeste, et quelques morceaux de bois entassés dans un coin attestaient la pauvreté des deux recluses. Une relique, sans doute sauvée du pillage de l'abbaye de Chelles, était placée sur le manteau de la cheminée. Trois chaises, deux coffres et une mauvaise commode achevaient l'ameublement de cette pièce. Une porte pratiquée auprès de la cheminée, faisait conjecturer qu'il existait une autre chambre.

L'inventaire de cette cellule fut fait en deux secondes par le personnage qui s'était introduit sous des auspices aussi sinistres au sein de ce logis. Un sentiment de commisération se peignit sur sa figure, et il jeta un regard de bienveillance sur les deux recluses. Il paraissait au moins aussi embarrassé qu'elles, et l'étrange silence dans lequel ils demeurèrent tous trois dura une minute environ. Mais il finit par deviner la faiblesse morale et l'inexpérience des deux pauvres créatures, et alors il leur dit d'une voix douce et timide :

“ Je ne viens point ici en ennemi, citoy... (Il s'arrêta et se reprit pour dire : “ mes sœurs ”) S'il vous arrivait quelque mal-

heur, croyez que je n'y aurais pas contribué. J'ai une grâce à réclamer de vous."

Elles gardaient toujours le silence. " Si je vous importunais, si... je vous gênais, parlez librement ; je me retirerais. Mais sachez que je vous suis tout dévoué, que s'il est quelque bon office que je puisse vous rendre, vous pouvez m'employer sans la moindre crainte. Parlez ! "

Il y avait un tel accent de vérité dans ses paroles que la sœur Agathe, celle des deux religieuses qui appartenait à la maison de Béthune, sembla lui indiquer une des chaises comme pour le prier de s'asseoir. L'inconnu manifesta une sorte de joie mêlée de tristesse en comprenant ce geste, et attendit pour prendre place que les deux respectables filles fussent assises.

" Vous avez donné asile, reprit-il, à un vénérable prêtre non assermenté et qui a miraculeusement échappé aux massacres des Carmes.

— Mais, Monsieur, dit vivement la sœur Marthe, vous voyez que nous n'avons pas de prêtre ici, et...

— Il faudrait alors avoir plus de soin et de prévoyance, répliqua l'étranger en avançant le bras vers la table et en y prenant un bréviaire. Je ne pense pas que vous sachiez le latin, et..."

Il ne continua pas, car l'émotion extraordinaire qui se peignait sur les visages des deux pauvres femmes lui fit craindre d'avoir été trop loin. Elles étaient tremblantes, et leurs yeux se remplirent de larmes.

" Rassurez-vous, leur dit l'inconnu d'une voix franche, je sais le nom de votre hôte et les vôtres. Il y a cinq jours que je suis instruit de votre détresse et de votre dévouement pour le vénérable abbé de..."

— Chut ! dit naïvement la sœur Agathe en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Vous voyez, mes sœurs, que si j'avais conçu l'horrible dessein de vous trahir, j'aurais déjà pu l'accomplir plus d'une fois."

En entendant ces paroles, le prêtre se dégagede sa prison et reparut au milieu de la chambre.

" Je ne saurais croire, Monsieur, dit-il à l'inconnu, que vous

soyez un de nos persécuteurs et je me fie à vous. Que voulez-vous de moi ? ”

La sainte confiance du prêtre, la noblesse répandue dans tous ses traits auraient désarmé des assassins. Le mystérieux personnage qui était venu animer cette scène de misère et de résignation contempla un moment le groupe que torment ces trois êtres, et prenant un ton de confiance, il s'adressa au prêtre en ces termes :

“ Mon Père, je venais vous supplier de célébrer une messe mortuaire pour le repos de l'âme... d'un... d'une personne dont le corps ne reposera jamais en terre sainte, à ce que j'ai ouï dire. ”

Le prêtre frissonna involontairement : les deux religieuses, ne comprenant pas encore de qui l'inconnu voulait parler, restèrent le corps tendu, le visage tourné vers les deux interlocuteurs, dans une attitude de curiosité. Une anxiété non équivoque était peinte sur sa figure, et ses regards exprimaient d'ardentes supplications.

“ Eh bien ! répondit le prêtre, ce soir à minuit, revenez ; je serai prêt à célébrer le seul service que nous puissions offrir en expiation du crime. ”

L'infortuné tressaillit ; mais une satisfaction tout à la fois douce et grave parut triompher d'une douleur secrète, et, après avoir salué le prêtre et les deux saintes filles, il disparut en témoignant une reconnaissance muette qui fut comprise par ces trois âmes généreuses.

Environ deux heures après cette scène, et après avoir discrètement frappé à la porte, il fut introduit par Melle de Charost. Elle le conduisit dans la seconde chambre de ce modeste réduit, où tout avait été préparé pour la célébration du plus auguste des mystères. Entre deux tuyaux de cheminée, les deux religieuses avaient apporté la vieille commode vermoulue, dont les contours antiques étaient ensevelis sous un devant d'autel en moire verte. Un grand crucifix d'ivoire à croix d'ébène, attaché sur un mur jaune, en faisait ressortir toute la nudité et attirait nécessairement les regards : quatre petits cierges fluets, que les sœurs avaient réussi à fixer sur cet autel improvisé, en les scellant sur la cire jaune qui s'était refroidie subitement, jetaient une lueur pâle et mal réfléchie par le mur.

Rien n'était moins pompeux, et cependant rien peut-être ne fut plus solennel que cette lugubre et mystérieuse cérémonie. Un profond silence répandait une sorte de majesté sombre sur cette scène nocturne, et la grandeur de l'action contrastait si fortement avec la pauvreté des choses qu'il en résultait un sentiment d'effroi religieux. De chaque côté de l'autel, les sœurs étaient agenouillées sur la brique du plancher, sans s'inquiéter de son humidité mortelle. Elles priaient de concert avec le prêtre, qui, revêtu de ses habits sacerdotaux, disposait un calice d'or orné de pierres précieuses, vase sacré sauvé sans doute du pillage de l'abbaye de Chelles. L'inconnu vint pieusement s'agenouiller près des deux religieuses. Mais tout à coup apercevant un crêpe au crucifix, — car, n'ayant rien pour annoncer la distinction de cette messe funèbre, on avait mis en deuil l'image même de l'auguste Victime, — il fut assailli d'un souvenir si cuisant que des gouttes de sueur se formèrent sur son large front.

Les quatre silencieux acteurs de cette scène allaient célébrer un obit sans le corps du défunt, intercéder auprès de Dieu pour un roi de France, et faire son convoi sans cercueil. Toute la monarchie était là dans les prières d'un prêtre, de deux pauvres filles ; et peut-être aussi la révolution était-elle représentée par un homme dont la figure trahissait trop de remords pour ne pas faire croire qu'il accomplissait un acte d'immense repentir. Il y eut un moment où les pleurs le gagnèrent ; ce fut au *Pater*. Les deux religieuses virent deux grosses larmes tracer un chemin humide le long de ses joues et tomber sur le plancher.

Quand le service funèbre fut terminé, le prêtre fit signe aux deux religieuses qui se retirèrent. Alors se trouvant seul avec l'inconnu, il alla à lui d'un air doux et triste :

“ Monsieur, lui dit-il d'une voix paternelle, si vous avez trempé vos mains dans le sang du roi martyr, prenez confiance en mes paroles. Il n'est pas de faute qui, aux yeux de Dieu, ne soit effacée par un repentir aussi sincère que le vôtre paraît être. ”

Aux premiers mots du prêtre, l'étranger eut un frisson d'horreur, mais reprenant une contenance calme :

“ Mon Père, dit-il d'une voix visiblement altérée, nul n'est plus innocent que moi du sang versé hier.

— Je vous dois croire ”, répondit le prêtre.

Puis comme s'il voyait en cet homme un de ces conventionnels peureux qui livrèrent la tête du roi pour sauver la leur.

“ Songez, mon enfant, qu'il ne suffit pas pour être absous de ce crime de n'y avoir pas coopéré; ceux qui devaient défendre le roi de France en rendront compte au Roi des cieux.

— Vous croyez donc, s'écria l'inconnu plein d'épouvante, qu'une participation indirecte sera punie ?

— Oui !

— Le soldat commandé pour former la haie est-il donc coupable ?

— Non. ”

L'étranger sembla prendre cette dernière réponse pour une solution favorable à des doutes cruels, et sans insister davantage, il dit au prêtre :

“ Je rougirais de vous offrir un honoraire pour le service funèbre que vous venez de célébrer pour le repos de l'âme du roi. On ne peut payer une chose inestimable que par une offrande qui soit aussi hors de prix. Daignez donc accepter le présent que je vous fais d'une sainte relique. Un jour viendra peut-être où vous pourrez en comprendre la valeur. ”

A ces mots il lui met dans la main une petite boîte que le prêtre prit involontairement, tant la solennité des paroles de cet homme et le respect avec lequel il tenait cette boîte l'avaient plongé dans l'étonnement.

En rentrant dans la pièce où les religieuses les attendaient, l'inconnu dit :

“ Vous êtes dans cette maison plus en sûreté qu'en aucun lieu de France; restez y. Des âmes pieuses veilleront à vos besoins, et vous attendrez sans danger des jours moins mauvais... Dans un an, au 21 janvier — et ce disant, il trissonna de la tête aux pieds—si vous adoptez ce triste asile, je reviendrai assister à la messe expiatoire... ” Il n'acheva pas et jetant un dernier regard sur les preuves évidentes de leur indigence, il salua les trois reclus et sortit.

Cependant le mystérieux présent si solennellement fait par cet homme était là sur table, et les trois figures inquiètes trahissaient une irrésistible curiosité. Mlle de Charost y trouva un long mouchoir de batiste très fin. Il était souillé de quelques taches de sueur. Après l'avoir examiné avec plus d'attention, ils y reconnurent de petits points noirs, comme si ce linge avait reçu des éclaboussures.

“ C'est du sang ! ” dit le prêtre d'une voix profonde. Pour les deux sœurs, le mystère dont s'enveloppait l'étranger devint inexplicable ; quant au prêtre, dès ce jour, il ne tenta même pas de se l'expliquer. Mais au plus fort de la Terreur, ils s'aperçurent qu'une main protectrice était étendue sur eux. Ils reçurent du bois, du linge, des vêtements et des provisions. Malgré la famine qui pesa sur Paris, des rations de pain blanc furent chaque jour déposées à la porte de leur taudis par des mains presque invisibles et tout à fait inconnues. Aussi, soir et matin, les nobles habitants du grenier, ne doutant pas que leur protecteur ne fût le personnage venu le 21 janvier prier avec eux, faisaient des vœux pour son bonheur et pour son salut ; ils parlaient souvent de lui, et ils attendaient impatiemment la nuit de l'anniversaire pour lui offrir leurs actions de grâces.

Cette nuit arriva. A minuit, le bruit des pas pesants de l'inconnu retentit dans le vieil escalier de bois. L'autel était dressé, tout était prêt. Cette fois, les sœurs ouvrirent la porte d'avance et s'empressèrent d'éclairer l'escalier. Melle de Charost descendit même quelques marches et salua l'étranger de ces mots, dits tout bas, mais non sans émotion :

“ Venez, venez l'on vous attend. ” L'homme leva la tête, regarda la religieuse, mais ne répondit pas. Elle sentit comme un vêtement de glace tomber sur elle, et à l'aspect de l'inconnu, la reconnaissance presque, et à coup sûr la curiosité expirèrent dans tous les cœurs. Les pauvres reclus avaient compris : cet homme voulait rester un étranger. Ils se résignèrent. Il entendit la messe, pria et disparut après avoir répondu par quelques mots de politesse, mais négative, à l'invitation de partager une petite collation préparée pour le recevoir.

Jusqu'au rétablissement du culte catholique, la même messe

expiatoire se célébra mystérieusement. Quand les religieuses et l'abbé purent se montrer sans crainte ils ne revirent plus l'inconnu. Les deux sœurs, religieuses de haute naissance, et le prêtre, que ses mérites et sa réputation mettaient en contact journalier avec plusieurs familles du noble faubourg, racontèrent bien à leurs proches et amis leurs moyens d'existence pendant la Terreur, la main de Dieu qui les avait protégés, la messe expiatoire, etc., mais l'homme qui avait prié avec eux pour le roi restait, dans leur souvenir, comme une énigme. — Quel était donc cet homme ?

Son petit-fils l'a déclaré dans ses *Mémoires* : SAMSON, le bourreau.



Converti à la vue d'un crucifix.

Il y avait une mission dans la paroisse de N ... et parmi les rebelles à la grâce de Dieu, se distinguait un forgeron, voisin de l'église. Il avait même pris à tâche de redoubler le tapage de son bruyant atelier, à l'heure du sermon, en sorte qu'au moment où le missionnaire montait en chaire, ce qu'on entendait d'abord, c'était le voisin faisant retentir l'enclume de coups formidables.

La mission allait finir. Un des missionnaires avait un grand crucifix. Un jour, le christ se détache du bois qui le retient, un clou était tombé. Une pensée vient au missionnaire. Il arrive bravement chez le susdit forgeron. " Monsieur je viens vous demander un service. On m'a dit que vous étiez habile ; voyez s'il n'y aurait pas moyen de réparer l'accident arrivé à ce crucifix auquel je tiens. "

Le front de l'ouvrier s'était légèrement plissé, en voyant le prêtre entrer. Néanmoins il prend le crucifix, examine la chose et déclare que tout va s'arranger.

" Je vous laisse mon crucifix, " dit le missionnaire, et il s'en va.

Ce jour là, le marteau ne tourmenta pas l'enclume au moment du sermon. Le lendemain, on crut voir le forgeron se glisser dans l'église, à la tombée de la nuit. Une heure après, le missionnaire,

descendu de la chaire, trouvait à la sacristie un homme qui l'abor-
dait, la parole émue :

“ Monsieur le curé, voici votre crucifix, confessez-moi. ” —
“ Combien j'en suis heureux, mon ami. ” — “ Ah ! mon Père, vous
l'avez fait à dessein, pour sûr, mais vous avez bien réussi. Quand
je me suis vu ce grand crucifix dans mes mains, je me suis pris à
trembler. Il m'a semblé qu'il me parlait, qu'il me faisait des repro-
ches. Enfin, je me suis senti tout retourné. Mon Père, je suis bien
misérable, mais puisque le bon Dieu a voulu mourir pour nous,
n'est-ce pas qu'il aura pitié de moi ? ” On devine le reste.



Le Martyre du R. P. Victorin.

Le R. P. Victorin (Jean Delbrouck), de l'Ordre des Frères
Mineurs, né à Boirs (Belgique), le 14 mai 1870, était arrivé en
Chine au mois de mars 1897.

Mgr Christiaens lui assigna pour première mission Houa kia-
ko ; il y fut atteint d'une fièvre maligne, qui ne le quitta qu'au
mois de décembre de la même année. Le vicaire apostolique l'en-
voja ensuite à Tan-tse-chan, grande chrétienté située dans les
montagnes. Il y resta jusqu'au mois de septembre 1898. A cette
époque, le R. P. Marcel, résidant à Che-keou-chan, tomba grave-
ment malade, et le R. P. Victorin s'empressa d'aller l'assister.

Des bruits de persécution encore confus et lointains commen-
çaient à circuler. Le 28 novembre, le Père envoya un courrier à
I-tchang pour exposer les dangers de sa situation :

“ Venez vite à mon secours, disait il, autrement ce sera trop
tard ; le mandarin de Pa tong ne fait rien, il ne répond pas même
à mes supplications répétées. Je ne sais que faire..... ”

Mgr Christiaens étant malade à Han-Keou, le R. P. Cassien
alla trouver le grand mandarin d'I-tchang et fit tout ce qu'il put
pour secourir le P. Victorin. Le haut fonctionnaire donna ses or-
dres, mais, hélas ! le mandarin de Pa tong ne remua pas ?

Les chrétiens de Siao-me-tien croyant que leur cher mission-
naire serait plus en sûreté chez eux, vinrent le trouver le 29 no-

vembre. Le P. Victorin se décida à quitter Che-keou-chan pour aller à Siao-me-tien, chrétienté à 12 kilomètres de là.

Le même jour, à Tsong-si, à 36 kilomètres de Che-keou-chan, la persécution éclata comme un ouragan ; des rebelles attaquent les chrétiens, pillent et brûlent leurs maisons. Ceux-ci, pour sauver leur vie, se réfugient dans les cavernes ou sur les montagnes. Dans la fuite, deux catéchumènes tombèrent entre les mains des bandits :

— Apostasiez ou mourez !

Un des deux catéchumènes répondit :

— Apostasier ? jamais ! Tuez-moi si vous voulez, je suis chrétien.

Les brigands lui firent subir différentes tortures, puis lui tranchèrent la tête.

Le lendemain, vers 7 heures du soir, un néophyte vint raconter au P. Victorin ces horribles scènes.

A peine les chrétiens eurent-ils entendu son récit, que chacun chercha son salut dans la fuite. Moment terrible ! voilà le pauvre missionnaire abandonné de tous, dans un endroit dont il ne connaît pas les routes et entouré de toutes parts de mortels ennemis. Que faire ?

A ce suprême moment l'idée de sa mère préoccupe son esprit. A la hâte, il lui écrit quelques lignes qu'il arrose de ses larmes. La lettre finie, il la confie à un chrétien, en recommandant de la faire parvenir à sa famille.

Accompagné de son servant de messe et d'un domestique, il se met ensuite en marche vers 10 heures du soir. Tout à coup, son domestique lui dit :

— Père, à 6 kilomètres d'ici, il y a une caverne en haut de la montagne. Il faut y aller.

Alors commença une vraie route de calvaire. Il fallait grimper dans l'obscurité, se frayer un passage à travers les ronces et les épines, s'accrocher aux arbres et aux pierres, et tout cela avec l'obsession que les ennemis approchent.

Avant l'aurore, les fugitifs avaient gagné la caverne ; ils croyaient y avoir trouvé un bon refuge, mais cet espoir fut de courte durée ; en effet, après y être resté quatre jours, leur re-

traite fut découverte par les païens. Il faut se remettre en route ! Il est minuit ; l'obscurité profonde et une pluie incessante rendent la marche bien pénible. I-tchang serait un abri assuré, mais personne ne connaît la route.

— Courage ! dit le missionnaire à ses compagnons, nous sommes sous la garde du bon Dieu.

Pour éviter toute rencontre, ils suivirent un torrent. Au matin, les pieds tout en sang, n'en pouvant plus, le pauvre Père s'assit sur un rocher pour prendre un peu de nourriture. Il devenait impossible de continuer la même route. C'est pourquoi il envoya son domestique chercher un autre chemin. Hélas ! le fidèle serviteur ne devait plus revenir ; il fut arrêté par les rebelles qui s'empressèrent de le dévaliser.

Quelques effets saisis sur lui furent pour les bandits un indice certain que le missionnaire était dans le voisinage.

Les forcenés, joyeux, se mettent à pousser des hurlements, courent à droite et à gauche en cherchant leur proie. Le P. Victorin tâcha bien de leur échapper, mais il ne tarda pas à tomber entre leurs mains.

Aussitôt on lui arrache ses habits, on lui lie les mains et, comme il avait les pieds tout contusionnés, on l'emporte à Houang-pé-chan. Il y arriva à 7 heures du matin. Dès qu'on le vit, ce fut une clameur horrible, des cris de rage. On le frappa de coups de bambou, puis on l'emmena à Che-keou-chan, où son agonie dura six jours.

Les mauvais traitements qu'il a subis doivent avoir été effroyables ; cinq jours, il resta suspendu à un arbre par les mains liées ensemble. On le piquait, on le tenaillait avec des fers rougis au feu. Aux souffrances du corps s'ajoutaient celles de l'âme ; il vit torturer, puis égorger huit de ses néophytes.

Enfin, le 11 décembre, le P. Victorin fut décapité ; chaque chef voulut le frapper, et ce ne fut qu'au dix-septième coup que la tête roula par terre. Ces tigres se mirent à étancher leur soif diabolique en buvant tout le sang de leur victime. La tête fut exposée, puis traînée dans la boue ; le crâne fut fracassé à coups de massue et la cervelle mangée. Avec une hache on ouvrit le bas-

ventre jusqu'au cou, afin de pouvoir en extraire le cœur et les poumons. On découpa la partie supérieure de la cuisse gauche et les brigands partagèrent la chair entre eux.

Quelques chrétiens de Che-keou-chan apportèrent la nouvelle à I-tchang Aussitôt, le grand mandarin de cette ville envoya une dépêche au mandarin de Pa-tong pour lui demander des explications Celui-ci répondit :

— Le Père a été pris, mais il est encore vivant.

Dans une seconde dépêche il disait :

— Le Père est mort ; mais je ne sais si c'est de mort naturelle ou de mort violente.

Le 6 décembre il avait reçu ordre de le protéger, et le 11 le massacre eut lieu. Durant cinq jours, s'il avait eu un peu de bonne volonté, il aurait facilement pu intervenir, car de Pa tong à Che-keou-chan il n'y avait que quatre jours de marche.

Le 23 janvier, le mandarin d'I-tchang nous écrivit que le corps de *Tong-jo-wang* (nom chinois du P. Victorin) était arrivé, qu'on pourrait le porter à l'église et l'ensevelir. Nous répondîmes qu'il fallait d'abord examiner le corps en présence du mandarin. Il fit ces difficultés, c'est pourquoi nous avertîmes alors M. Dautremet, consul de France à Han-Keou.

En attendant on avait placé le cerceuil sur la rive du fleuve. Abominable barbarie des Chinois : ils se mirent à le piétiner, à vomir des malédictions et des sarcasmes contre le pauvre martyr !

— Ah ! s'écriaient-ils, qu'on a bien fait de manger la chair de ce diable d'Occident. Il faut encore prendre ses os et en faire de la soupe. Oui, nous voulons à notre tour manger de la chair européenne à I-tchang !

Le jeudi 26 janvier, le mandarin fut forcé, par un ordre du vice-roi, de donner un endroit convenable pour faire la constatation et l'examen du corps. Les Chinois, par superstition, ne permettent pas qu'un mort entre dans l'enceinte des villes ; ainsi, il fallait chercher un lieu hors des murs. Le mandarin indiqua la pagode de Long-wang.

A l'ouverture du cercueil, la vue de cette tête ensanglantée, de cette poitrine ouverte, de ce corps tout couvert de blessures, nous perça le cœur. Le mandarin, lui, resta dur comme une pierre sans laisser voir la moindre émotion et sans dire un seul mot.

Le corps fut revêtu des ornements sacerdotaux, puis placé dans un beau cercueil. Les Frères avaient à la hâte changé la pagode en chapelle ardente.

C'est là que repose en paix notre bien-aimé confrère, tandis que nous attendons avec impatience que justice lui soit rendue.

Nous implorons le secours des prières de toutes les personnes qui liront ces lignes afin que Dieu daigne abrégier nos épreuves.

Le sacrifice de sa vie que le P. Victorin a fait si généreusement, vaudra, nous l'espérons, à sa chère mission du Hou-Pé, des grâces de choix et un précieux accroissement de fidèles. *Sanguis martyrum, semen christianorum !*



L'HORLOGE.

Nous croyons surveiller nos horloges : Ce sont elles qui nous observent, froides et impassibles devant nos ardeurs et nos souffrances. Leurs sonneries sont autant d'avertissements pour qui veut les entendre. A chaque heure nouvelle, elles nous crient, de leur timbre argentin, que la mort a fait un pas vers nous, et que nous nous enfonçons d'une ligne dans la terre ténébreuse. La nature, moins cruelle, procède par nuances et nous mène par gradations insensibles de l'aube au crépuscule. C'est nous-mêmes qui avons accentué la marche du temps, en imaginant, avec notre esprit mathématique, ses divisions et ses subdivisions.

Au palais aussi bien qu'à la chaumière, l'horloge mesure à chacun les plaisirs et les peines.

Cet effrayant meuble, debout dans un angle de la chambre, comme un intendant de la mort, tient compagnie aux enfants et aux vieilles gens qui ne songent guère à sa fatalité.

Beaucoup portent sur leur poitrine une petite montre de métal qui fait entendre son froid tic tac, non loin de ce cœur de chair et

de sang, autre mesureur de la vie, agité par nos joies et nos chagrins. Mais, d'une part, c'est le temps inexorable conçu par notre pensée ; de l'autre, le temps modifiable qui vit en nous et forme une qualité de notre être d'aujourd'hui. Nous pouvons retarder ou précipiter les pulsations de notre cœur ; mais ces ressorts seront un jour brisés, en présence d'un balancier insensibie. Entre temps, nous vivons de confiance, étourdis que nous sommes par le tourbillon des choses passagères qui nous enveloppent. Nous oublions cette éternité où il n'y aura plus ni horloge, ni montre, ni temps.



LES PYGMEES.

La récente convention conclue entre la France et l'Angleterre au sujet de la délimitation des possessions des deux pays dans le centre de l'Afrique attire l'attention sur ces régions lointaines.

De tout temps, les traditions ont représenté le centre de l'Afrique comme habité par une race d'hommes nains. L'imagination populaire, s'emparant de ces données, s'amusa à en façonner les fables les plus amusantes.

Et d'abord, la petitesse de la taille des nains d'Afrique fut exagérée ; ils avaient à peine, disait-on, une coudée de hauteur, de là leur nom de Pygmée.

Point n'était besoin des palais gigantesques des Pharaons d'Egypte pour abriter les minuscules Pygmées ; une coquille d'œuf d'autruche étaient pour eux un superbe palais. Au temps de la moisson, les Pygmées s'armaient de cognées à leur taille, allaient à travers les blés mûrs comme à travers des forêts et sapaient les tiges surmontées des épis, comme d'autres hommes le faisaient d'un chêne séculaire.

Pour marcher en guerre contre leurs ennemis héréditaires, les grues venues du désert de Scythie, les nains montaient des chèvres ou des béliers. Ces batailles de

nains donnaient lieu aux incidents les plus comiques. Lorsqu'ils s'avisèrent un jour d'attaquer Hercule le héros géant, on voyait leur armée se partager en plusieurs corps pour marcher l'un sur la tête, l'autre sur la main, un troisième sur le bras de l'ennemi.

Ces récits fantastiques firent douter de la réalité qui les avaient inspirés. Aussi quel ne fut pas l'étonnement des explorateurs de notre siècle, lorsque pénétrant dans ce continent noir si longtemps fermé, ils se trouvèrent en face d'une race d'hommes, plus grande certes que les Pygmées des fables antiques, mais cependant de taille bien inférieure à celle des hommes jusque-là connus.

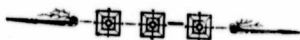
Voici comment un explorateur anglais vit paraître pour la première fois les nains africains :

“ Le sixième jour de marche, à travers la forêt, nous rencontrâmes ces fameux Pygmées. J'étais assis, vers le soir, devant l'entrée de ma tente, occupé à lire, quand je les vis s'approcher de nous, craintifs et hésitants. Ils nous dévisageaient curieusement en observant toutes les personnes faisant partie de mon escorte, de leurs petits yeux brillants et mobiles. Les plus grands atteignaient à peine 4 pieds de hauteur. Ils sont très mal bâtis et leur corps couvert de poils ; quelques-uns portaient la barbe qui leur cachait la poitrine velue. Pour tout vêtement une simple bande d'étoffe autour des reins. Ils étaient armés d'arcs et de flèches ainsi que de piques acérées, armes dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, etc., etc. ”

Les peuples nains de l'Afrique se distinguent par leur intelligence et leur habileté. Avec des outils très primitifs, ils savent fabriquer de véritables objets d'art. Ils sculptent le bois, l'ivoire et les œufs d'autruche. Habiles peintres décorateurs, ils abordent même la caricature avec un certain succès. La musique et la danse sont leurs distractions favorites.

Ils se distinguent aussi par leur tempérament batailleur et leur penchant pour le vol et les rapines.

Leur nourriture est très variée et témoigne de goûts assez bizarres : racines, fruits, champignons, chenilles, sauterelles, fourmis blanches, reptiles, singes, éléphants, tout est bon pour eux.



SANS FIL.

Les ondes électriques comme les ondes sonores et les ondes lumineuses, font des ronds successifs dans l'espace, qui s'élargissent au delà de leur centre, comme les ronds produits sur l'eau, quand on y jette une pierre.

Les ondes sonores formées par un bruit s'en vont donc tout autour dans l'espace indéfiniment. Lorsque ces ondes rencontrent le nerf auditif abrité dans l'oreille de l'homme, elles se répercutent en notre centre nerveux, de manière à nous faire percevoir la sensation du son. L'onde sonore voyage doucement, 360 mètres par seconde, et l'oreille humaine ne la perçoit plus lorsqu'elle vient de trop loin, fût elle produite par le tonnerre. Les oreilles plus sensibles de certains animaux perçoivent les ondes sonores, alors que l'oreille de l'homme n'est plus impressionnée. Pour ces animaux, tous les hommes sont plus ou moins sourds.

Les ondes lumineuses produites par une lumière, une chandelle ou un astre, s'en vont de même en ronds qui s'élargissent dans l'espace indéfiniment. Lorsque ces ondes lumineuses rencontrent le nerf visuel caché dans l'œil, elles se répercutent en notre centre nerveux de façon à nous faire percevoir la sensation de la lumière. L'onde lumineuse voyage un million de fois plus vite que l'onde sonore, elle fait 308 millions de mètres par seconde et allant plus vite, l'œil la perçoit aussi de plus loin que l'oreille ne perçoit le son. C'est ainsi que les ondes lumineuses qui se dégagent des astres très éloignés mettent des siècles à parcourir l'espace et arriver jusqu'à nos yeux.

Certains animaux perçoivent aussi les lumières, ou les objets éclairés, à des distances où notre œil ne voit plus rien. Pour eux, nous sommes plus ou moins aveugles.

L'onde électrique produite au moyen des divers instruments de physique (suivant la découverte de M. Hertz) se propage de la même façon. Elle va aussi vite que la lumière, traverse certains obstacles comme la lumière traverse le verre; mais comment la recueillir? et jusqu'à quelle distance? Nous n'avons ni une oreille, ni un œil, ni un nerf pour la faire percevoir sous une forme quelconque à nos sens.

Un savant professeur de l'Institut catholique, M. Branly, a fabriqué, à défaut d'oreille ou d'œil, un tube.

Ce tube, qui vient ainsi compléter l'homme, contient de la limaille.

Lorsque ce tube est sous l'influence d'effluves électriques, la fine limaille, qui ne conduisait presque pas l'électricité, la conduit admirablement. L'onde électrique s'y manifeste comme un courant télégraphique ordinaire et fait jouer un appareil télégraphique quelconque: sonnerie ou Morse.

Toutefois, ce sixième sens inventé par M. Branly est beaucoup moins parfait que l'œil ou l'oreille. Quand le courant utile s'y est produit, causé directement ou indirectement par l'onde électrique, ce courant persévère et la sonnerie marche indéfiniment. C'est un peu comme si l'oreille ayant perçu un son, ce son continuait à être perçu à la façon d'un tuyau d'orgues.

Le perfectionnement qui a permis d'établir le télégraphe sans fil consiste à donner une secousse au tube aussitôt le courant passé, et alors, par fait de cette simple secousse, le courant cesse et le tube ne sera impressionné à nouveau, que si une nouvelle onde sonore vient à passer. Aussitôt celle-ci arrivée, le courant se manifeste; une nouvelle secousse automatique fait cesser l'action et l'onde peut recommencer indéfiniment.

Cette explication donnée par un profane sera mieux saisie par les autres profanes que des explications plus savantes, et nous la plaçons ici pour nos lecteurs non physiciens.

Peut-être avons-nous un sens inconnu qui nous révélerait l'onde électrique, peut-être tel animal y est-il plus sensible que nous?

Maintenant, à quelle distance le tube Branly nous permettrait-il de recueillir les ondes? Quels troubles d'autres ondes électriques apporteront-elles aux ondes émises? C'est ce qu'on étudie entre les côtes franco-anglaises avec les appareils de l'Italien Marconi, et c'est ce que M. Ducretet étudie avec persévérance à Paris entre divers Observatoires. Sa dernière expérience entre le Sacré-Cœur de Mont-martre et la nouvelle église de Sainte-Anne, à travers les effluves de Paris et ses innombrables usines électriques, a fort bien réussi. Nous espérons donc de nouvelles surprises.

En pratique, on envoie des séries d'ondes électriques qui produisent des traits ou des points sur un appareil Morse. Les opérateurs forment les ondes dans une chambre, et de là, un fil conducteur les porte au haut d'un mât, à une plaque d'où l'onde s'élance dans l'espace.

À l'autre extrémité, l'onde électrique rencontre un mât semblable, avec une plaque, et l'onde descend, par un fil conducteur, dans une chambre où est le tube Branly et l'appareil Morse.

En sorte qu'aux deux extrémités les opérateurs sont tranquillement chez eux, en un grenier ou dans une cave, et les deux mâts qui causent entre eux leur apportent au coin du feu la conversation.

À l'heure voulue, les inventions éclatent souvent en divers pays à la fois, comme pour manifester que l'heure providentielle a sonné. Ainsi la télégraphie, dont le principe était connu depuis l'antiquité, a surgi à la fois dans cinq ou six pays.

Quand il plait à Dieu de laisser tomber quelques secrets naturels comme des gouttes de pluie sur la terre, les pauvres humains voient leurs relations se bouleverser et s'aperçoivent combien ils étaient ignorants la veille. Ils le sont bien davantage pour demain.

LE MOINE.

Rénée de Loch-Rollan.

La menace de Danton s'était réalisée, et, le 21 janvier, la Révolution avait jeté, comme défi, à l'Europe épouvantée " une tête de roi ". Cette terrible nouvelle fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. La Vendée frémissante d'horreur et de colère se leva fière et menaçante. La Bretagne suivit le mouvement. De toutes parts, les habitants des paroisses se rassemblèrent, et, prenant pour chefs leurs seigneurs, ils se préparèrent à une vigoureuse résistance.

Déjà plusieurs rencontres sanglantes avaient eu lieu dans maints endroits, entre bleus et royalistes. Tout d'abord la victoire avait souri aux défenseurs du trône et de l'autel.

A trois lieues de Lohéac, sur le penchant du coteau de Bains, s'élevait, en 1793, un sombre manoir, aux toits pointus, flanqué de quatre tours. La façade principale était tournée vers l'Est, et, des fenêtres du château, la vue s'étendait sur la Forêt-Neuve. Une allée très large et longue d'un millier de mètres, formée d'ormes séculaires, conduisait à la grande porte de cette demeure seigneuriale.

Ce magnifique édifice, dont les murailles noircies par le temps dataient du règne de Philippe le Hardi, appartenait, au commencement de la Révolution, au marquis de Loch-Rollan.

Le chef actuel de cette noble maison, vieillard octogénaire, avait un fils nommé Henry. Celui-ci se maria avec Mlle Marie de Carhoët. De cette union naquirent plusieurs enfants qui moururent en bas âge. Un seul rejeton se développa, et ce rejeton était une fille, Rénée, adorable enfant de seize ans, unique héritière de cette antique race.

Marie de Carhoët mourut en donnant naissance à son dernier enfant. Henry de Loch-Rollan fut inconsolable et ne se remaria point. Il idolâtrait sa fille et se consacrait entièrement à son éducation!

Entré fort jeune dans le corps des Gardes françaises, le comte Henry se retira avec le grade de capitaine et revint en Bretagne vivre avec son vieux père et sa fille.

Du fond de sa province, il suivait avec le plus grand intérêt les événements politiques qui se déroulaient à Paris avec une si grande rapidité. Lorsque la nouvelle de la mort du roi parvint au manoir, le comte ressentit jusqu'au fond de l'âme une douloureuse commotion.

Il sentit que tout croulait et qu'un abîme immense allait engloutir l'ancienne France. Son cœur vaillant se révolta, lorsque des rumeurs encore lointaines lui apprirent les pillages, les meurtres, l'incendie des châteaux, les massacres affreux qui avaient eu lieu à Paris et en province.

Il résolut de se mettre à la tête d'une troupe d'hommes énergiques et de résister au mouvement révolutionnaire, les armes à la main. Il fit part de ses idées à plusieurs gentilshommes des environs qui les approuvèrent.

Les paysans bretons, exaspérés d'être soumis à la conscription, indignés qu'on voulût remplacer leurs recteurs vénérés par des prêtres assermentés, qu'ils appelaient des " intrus ", levèrent l'étendard de la révolte.

Des conciliabules se tinrent dans les endroits les plus cachés de la Forêt-Neuve, et les paysans, d'un commun accord, choisirent pour leur chef Henry de Loch-Rollan. A quelque temps de là, on apprit par des espions qu'à Lohéac, petite ville où siégeait en permanence un club révolutionnaire, une expédition de patriotes se préparait dans le but d'arrêter le nouveau chef des royalistes.

Le comte, de son côté, comptait opposer, avec ses gars, une vigoureuse résistance aux troupes républicaines, mais il craignait pour sa fille et pour son vieux père. Afin de les soustraire à un danger qui devenait tous les jours de plus en plus pressant, il résolut d'installer le marquis et Rénée dans une vieille tour, assise sur les bords escarpés d'un profond ravin, et dans l'endroit le plus sauvage et le plus inaccessible de la Forêt-Neuve.

Ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on décida le vieux marquis à abandonner la demeure de ses pères.

Cependant il finit par céder, en considération des dangers qu'aurait courus sa petite-fille, si elle était restée au château de Loch-Rollan.

Au 25 août 1793, le marquis et Rénée habitaient la tour de l'Ouest depuis deux mois. Le vieillard aimait passionnément cette enfant, et celle-ci entourait son grand-père de soins attentifs et respectueux.

Le matin, quand M. de Loch-Rollan s'éveillait, la première figure qu'il apercevait à son chevet était celle de Rénée. Elle lui faisait la lecture pour le distraire, et, lorsqu'une sombre tristesse envahissait le visage du marquis, celle-ci s'asseyait à ses pieds et chantait quelque vieil air breton. Le vieillard écoutait.....

En entendant cette voix fraîche et pure, l'amertume de son âme disparaissait peu à peu, comme la gelée blanche du matin se fond aux premiers rayons du soleil.

Deux serviteurs seulement restaient attachés au service des hôtes de la vieille tour : Un homme, Mahurec, d'une quarantaine d'années, solide et courageux Breton, d'un dévouement à toute épreuve : une jeune fille, Anne, sœur de lait de Rénée et du même âge que sa maîtresse.

Le matin du 25 août, Rénée s'éveilla de très bonne heure. Elle s'habilla à la hâte et alla frapper à la chambre d'Anne. Celle-ci s'empressa d'aller ouvrir.

— Comme vous voilà levée tôt, Mam'zelle ! Quoi qu'il y a de nouveau ?

— Oh ! rien, ma chère Anne, je me suis levée à cette heure matinale pour respirer l'air frais et embaumé qui nous arrive de la forêt. Sais-tu à quoi je pense, Anne ?

— Non, Mam'zelle.

— Eh bien ! je songe que voilà deux mois que nous sommes enfermés dans ce donjon, et que pas une seule fois nous n'en avons franchi le seuil.

— M. le comte, répliqua la sœur de lait, nous a bien recommandé ne pas sortir.

— Sans doute, poursuivit Rénée, parce que mon père craignait une attaque des bleus. Mais, vois comme tout est tranquille et Mahurec, qui va souvent dans la forêt, n'a découvert aucune trace suspecte. Anne, j'ai une envie folle d'aller me promener

— Y pensez-vous, Mam'zelle !

A ce moment un pas lourd résonna dans le couloir.

Renée ouvrit vivement la porte et vit Mahurec une hache sur l'épaule se disposant à descendre l'escalier qui conduisait aux étages inférieurs de la tour.

— Mahurec ! Mahurec ! appela-t-elle.

— Mam'zelle Renée, répondit le colosse en s'arrêtant.

— Où vas-tu ?

— Je vais faire du bois dans la forêt.

— je voudrais bien te suivre.....

— Je ne puis vous prendre, notre demoiselle, M. le comte, en partant, m'a chargé de veiller sur vous et sur M. le marquis : il y aurait du danger à vous amener avec moi.

— Rien qu'une petite promenade, Mahurec, ajouta la jeune fille avec une moue adorable... Je ne perdrai pas de vue le donjon... Sais-tu que j'étouffe dans cette forteresse... Voilà deux mois que je ne suis sortie.

— Mais Mam'zelle, dit Mahurec en hésitant... Que dira M. le Marquis, lorsqu'il ne vous verra pas ce matin auprès de lui.

— Attends... je vais voir... et Renée, à pas de loup, se dirigea vers la chambre à coucher de son aïeul. Dans un instant elle revint.

— Il dort, dit-elle. Jamais grand-père, ne s'éveille avant 6 heures et il est 5 h. $\frac{1}{2}$. J'ai donc une demi-heure ; c'est plus qu'il n'en faut pour prendre l'air.

-- Venez donc, dit Mahurec, avec un soupir, mais soyez prudente, je vais baisser le pont-lévis, vous vous promènerez sur les bords du ravin, Anne pendant ce temps, fera le guet ; moi même, si j'aperçois quelque chose de suspect, je sifflerai. A la moindre alerte, fuyez vers la tour.

— Je te le promets, Mahurec.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous demandons la permission au lecteur de décrire brièvement le site où va se dérouler la dernière partie de ce récit.

La Forêt-Neuve, était séparée des landes du pays de Redon par un ravin très large aux bords très escarpés, d'une profondeur de 100 pieds, et au fond duquel coulait le ruisseau de l'Ouest. Sur la rive droite, d'énormes roches aux arêtes aiguës s'élevaient

à une grande hauteur. L'une de ces roches s'avancait en saillie sur le précipice, formant une plate forme assez vaste sur laquelle était assise la vieille tour. Celle-ci datait du XII^e siècle et fut construite par un ancêtre des Loch-Rollan. Les murailles, formées de gros blocs de granit et épaisses de 20 pieds, reposaient sur le roc. Le donjon, avec ses nombreuses meurtrières, ses créneaux, ses mâchicoulis, sa porte d'entrée hérissée d'énormes clous et défendue par un pont lévis, présentait un ensemble d'un aspect sombre mais formidable. Un pont de pierre, à deux arches, jeté sur le ravin, faisait communiquer la forteresse avec la rive gauche et donnait accès dans la forêt.

La matinée était délicieuse, le soleil se levait derrière les grands bois et dorait de ses rayons la cime des arbres. Pas un nuage au ciel. Une brise légère faisait frissonner le feuillage et apportait le parfum des fleurs sauvages.

Rénée, toute joyeuse, gambadait sur la pelouse, semblable à un poulain échappé. Mahurec avait disparu sous bois et Anne suivait sa maîtresse, l'oreille au guet, regardant de droite, de gauche, et s'efforçant de percer du regard les profondeurs mystérieuses de la forêt.

— Oh ! les jolies fougères ! s'écria Rénée. Anne, je vais en emporter une brassée.

Tout en disant ces mots, elle coupait les belles plantes et les réunissait en petits tas autour d'elle.

Pendant que la petite fille du marquis, insouciante du danger, parcourait les bords du ravin, un spectateur, placé à 500 pas plus loin, dans les taillis épais qui couvraient la partie septentrionale de cette région, aurait pu voir s'avancer lentement une troupe de soldats républicains.

La colonne, forte de 150 hommes, commandée par un capitaine, marchait à la file indienne, et prenait les précautions les plus minutieuses, pour faire le moins de bruit possible.

À côté de l'officier, un paysan faisait les fonctions de guide. Au bout d'un instant, le chef du détachement dit à voix basse à l'espion :

— Arriverons-nous bientôt à cette maudite tour où se trouvent les brigands ?

— Patience, citoyen capitaine, dans un quart d'heure vous l'apercevrez.

— Sais-tu si le ci-devant comte se trouve auprès de son père ?

— Je ne puis vous le dire, mais j'ai appris qu'on l'attendait.

Une fois maître de la forteresse, il vous sera facile de vous y cacher et de le prendre comme dans une souricière.

La colonne s'avavançait toujours, silencieusement, et allait atteindre la limite de la forêt, lorsque soudain un coup de sifflet strident retentit sur la gauche.

Le chef et les soldats s'arrêtèrent brusquement et se tinrent sur la défensive.

Le capitaine, portant rapidement la main à un de ses pistolets passés à la ceinture, l'appliqua sur le front de l'espion :

— Serais-tu un traître ? dit-il, et nous aurais-tu conduit dans un guet-apens ?... dans ce cas tu vas mourir.

— Grâce, citoyen, je suis un fidèle serviteur de la République, un patriote, et je hais les brigands.

— Allons, marche devant moi et conduis-nous rapidement à la tour... à la moindre velléité de fuite je te tue comme un chien enragé.

Le coup de sifflet qui avait eu pour effet d'arrêter si subitement la colonne républicaine causa une extrême émotion aux jeunes filles.

Comprenant aussitôt que Mahurec les avertissait d'un danger imminent, elles se dirigèrent en courant vers la tête du pont, et, sans ralentir leur course, franchirent le pont-lévis ; dans un instant, elles se trouvèrent haletantes au pied même de la tour. Il était temps... Au moment d'en franchir l'entrée, elles se retournèrent et aperçurent la colonne à 100 mètres. Sur le bord du ravin, Mahurec leur cria d'une voix forte :

— Entrez vite et mettez les barres de fer à la porte.

Comme celle-ci se refermait avec un bruit lugubre, une vive fusillade éclatait, ébranlant les échos des bois profonds.

Le marquis, pieusement agenouillé sur son prie-Dieu, deman-

daît au Seigneur, dans une ardente prière, d'épargner la vie de son fils et celle de sa petite-fille, lorsque les détonations firent trembler les vitraux de sa chambre. Il tressaillit violemment. Le cœur angoissé, il se traîna jusqu'à une croisée et se pencha pour regarder. Il ne vit rien, car l'attaque venait du Midi, et sa chambre, étant au Nord, avait la vue sur les landes de Redon. Très inquiet, M. de Loch Rollan allait appeler, quand Renée, suivie d'Anne, se précipita dans la chambre

— Les bleus, dit-elle..... ils sont en bas..... ils assiègent la tour.

Elle ne put en dire davantage et tomba inerte sur un fauteuil. Elle resta immobile, les lèvres serrées, pâle comme une statue de cire. L'aïeul s'empressa auprès d'elle et lui prenant doucement les mains : " Mon enfant, ma chère Renée, reviens à toi ! "

Melle de Loch-Rollan possédait un cœur viril, une âme fortement trempée. Elle reprit bientôt possession d'elle-même et raconta à son grand père ce qui était arrivé.

— Combien sont-ils ? demanda le marquis.

— Plus de cent, grand-père.

— As tu bien verrouillé la porte ?

— Oh oui ! grand-père.

Celle-ci est solide, observa le vieillard, elle est de chêne, garnie de clous à large tête et blindée de fer. Il faudrait un canon pour l'enfoncer. Quel malheur que le pont lévis soit baissé !

— Il faut nous défendre, dit la jeune fille d'un air résolu. Il y a des armes ici, et mon père m'a appris à m'en servir.

— Bien, chérie ! dit le marquis avec orgueil, je reconnais en toi le sang des Loch-Rollan.

— Les entendez-vous ? grand-père. En ce moment, des clameurs furieuses s'élevaient du pied du donjon.

Les républicains, arrivés à la porte d'entrée, essayèrent tout d'abord de l'enfoncer, mais c'est à peine s'ils purent l'ébranler, ils poussèrent des cris de rage.

Le capitaine se démenait comme un forcené..... Soudain une idée traversa son esprit.

— Que 50 hommes, commanda-t-il, aillent de suite dans la

forêt et apportent du bois sec, nous allons construire un énorme bûcher et brûler la tanière des brigands.

Renée et Anne, derrière une meurtrière, avaient entendu, en pâliissant, cet ordre barbare.

— Tu vas me charger ces carabines, dit-elle à sa sœur de lait, et tu verras comme je vais les mitrailler.

— Anne exécuta en tremblant l'ordre de sa maîtresse.

Renée s'était commodément placée à une meurtrière et une carabine à la main, elle attendit.

Pendant ce temps, l'aïeul, gémissait de ne pouvoir prendre part à la défense de la tour, priait.

Bientôt, les soldats apparurent à l'entrée du pont, apportant chacun une charge de bois.

Aussitôt un coup de feu retentit, et le premier patriote qui se présenta tomba, la tête fracassée par une balle.

— Passe-moi une autre carabine, ordonna la jeune fille.

Un deuxième soldat mordit la poussière, puis ce fut le tour d'un troisième, d'un quatrième, etc.

Les républicains, épouvantés, reculèrent et se retirèrent sur les bords de la forêt pour délibérer.

— Que faire ! demanda le chef du détachement en s'arrachant les cheveux.

— Citoyen capitaine, dit un sergent, voulez-vous me permettre de donner mon idée.

— Parle.

— Eh bien ! m'est avis que pour enfoncer cette satanée porte il nous faudrait un bélier, comme en employaient autrefois les Romains pour renverser les murailles.

— Très bien, mais où trouver ce bélier ?

— J'ai remarqué, en allant chercher du bois mort, une énorme poutre, tout équarrie..... elle est là, à deux pas d'ici ; à nous tous, nous la porterons et, d'un seul coup, la porte volera en éclats.

— Ton idée est bonne, sergent, et si nous réussissons, je te porterai pour l'avancement. Allons, patriotes, en avant !

— En avant, répétèrent les soldats et : vive la République !

Pendant ces courts instants de répit, les jeunes filles en profitèrent pour implorer le secours de celui qui se joue des méchants et sait, quand il lui plait, leur infliger de terribles châtements.

Comme les bleus tardaient à revenir, Renée, dans son impatience nerveuse, voulut se rendre compte de la situation de l'ennemi.

— Reste ici, dit-elle à Anne, et recharge tous les fusils. Je vais monter sur la plate-forme du donjon et examiner les alentours.

Tout d'abord, la petite fille du marquis ne vit rien, les patriotes avaient disparu. Un moment elle crut que les républicains renonçaient à leur entreprise. Cependant, en regardant plus attentivement, il lui sembla qu'un mouvement se produisait dans l'épaisseur des taillis. Cachée derrière un créneau, elle resta immobile et ne perdit pas de vue cette partie de la forêt. Le mouvement qu'elle avait aperçu s'accrut, une rumeur vague frappa son oreille, elle remarqua que les branches s'agitaient de droite et de gauche. Bientôt la rumeur grandit et Renée reconnut avec épouvante une cinquantaine de bleus se dirigeant droit vers le pont, portant à force de bras une immense pièce de bois de chêne. Le reste de la troupe suivait, escortant ce singulier cortège, les fusils armés, prêts à faire feu.

Renée devina de suite le projet des assiégeants ; elle comprit que la porte ne pourrait résister longtemps au choc d'une pareille masse, mise en mouvement par les forces réunies de 50 hommes vigoureux

— Nous sommes perdus ! murmura-t-elle.

Recommandant son âme à Dieu, elle descendit précipitamment l'escalier de la tourelle, résolue à vendre chèrement sa vie.

Parvenue à la meurtrière, elle prit froidement un fusil de chasse à deux coups. Les républicains s'avançaient lentement et allaient atteindre l'entrée du pont.

Deux coups de feu retentirent et deux patriotes tombèrent.

Les bleus ripostèrent aussitôt, et une grêle de balles vint s'aplatir autour de la meurtrière.

Les deux morts sont remplacés par deux vivants et la terrible machine s'avance jusqu'au milieu du pont.

Deux autres coups de feu partent, deux hommes tombent tués. Les rangs des soldats se serrent, les balles de l'ennemi sifflent de nouveau et ricochent sur les murs de granit de la tour.

Cependant, les républicains atteignirent l'entrée de la forteresse..... ils balancèrent deux fois l'énorme poutre et la lancèrent avec force contre la porte. Celle-ci gémit, se fendit, mais résista.

Les patriotes, encouragés par ce premier succès, redoublèrent d'efforts et, d'un second coup, plus formidable que le premier, la porte sortit de ses gonds et tomba en arrière avec fracas, laissant libre l'entrée de la citadelle.

Les bleus poussèrent une clameur de joie féroce, et, ivres de vengeance, ils se précipitèrent dans l'escalier.

Les deux jeunes filles s'étaient réfugiées chez le marquis. Elles barricadèrent la chambre. Le vieillard, mis brièvement au courant de la situation, avait redressé sa haute taille. Son épée de combat posée à côté de lui, il prend un pistolet de chaque main et se prépare à mourir en gentilhomme.

Tout à coup, un grand tumulte se produit, une vive fusillade éclate, et la tour tremble jusque dans ses fondements. Des cris affreux remplissent l'air, répercuté par les échos de la vieille forteresse. Bientôt, des pas précipités se dirigent vers la chambre de l'aïeul.

Les habitants de cette pièce croient leur dernière heure arrivée.....

Soudain, une voix forte et bien timbrée retentit :

— Ouvrez, ouvrez, les patriotes sont en fuite, vive le roi !

— Mon fils ! s'écria le marquis, nous sommes sauvés !

La porte s'ouvrit, le comte Henry entra et se jeta dans les bras tendus vers lui, en s'écriant :

- Mon père ! ma fille !

Nous renonçons à dépeindre le bonheur de ces trois cœurs généreux qui venaient d'échapper à un si terrible danger.

Mahurec n'avait pas été atteint par les républicains. Il s'était sauvé dans la forêt. Par un hasard providentiel, il rencontra le comte Henry qui revenait d'une expédition avec 60 gars, et lui raconta ce qui se passait. Le père de Renée accourut vivement,

et nous avons vu comment il arriva à temps pour délivrer son vieux père et sa fille bien-aimée des mains sanglantes des patriotes.

Quelques mois après ce tragique événement, le marquis de Loch-Rollan gagnait les côtes de l'Angleterre avec sa petite-fille et Anne.

Le comte Henry alla rejoindre la Grande Armée et périt dans la sanglante journée de Quiberon.

Quant à Mlle de Loch Rollan, elle revint seule en France, lorsque la tourmente révolutionnaire fut passée.

Elle se maria et vécut très vieille, entourée de l'affection de sa famille et de la vénération de tous les habitants de la contrée.

Cte DE CASSARET.



La Messe pour les âmes du Purgatoire. -- Le vénérable Curé d'Ars aimait à raconter ce trait :

“ Vous vous rappelez, disait-il, l'histoire d'un saint prêtre qui pria pour son ami. Il lui vint en pensée qu'il ne pouvait rien faire de mieux que d'offrir le saint Sacrifice de la Messe pour le repos de son âme. Quand il fut au moment de la Consécration, il prit l'Hostie entre ses mains et dit : “ Père saint et éternel, faisons un échange. Vous tenez l'âme de mon ami qui est en Purgatoire, et je tiens le corps de votre Fils qui est entre mes mains ; eh bien, délivrez mon ami, et je vous offre votre Fils avec tous les mérites de sa mort et de sa Passion. ” En effet, au moment de l'élévation, il vit l'âme de son ami toute rayonnante de gloire qui montait au Ciel. ”

On ne saurait mieux exprimer l'efficacité du Sacrifice de la Messe en faveur des âmes du Purgatoire.

VIE DU BIENHEUREUX FELIX DE NICOSIE.

PAR LE R. P. HENRI DE GRÈZES.

CHAPITRE IX.

Le charitable Infirmier.

(suite)

Jamais on ne le vit courroucé ou indigné contre personne, quelque méchant tour qu'on lui eût joué. A un mauvais procédé, à une injure, il ne répondait jamais rien, ou bien sa réponse était simplement la parole traditionnelle : *soit pour l'amour de Dieu !* Et jamais ses traits ne trahissaient la moindre émotion.

Simple, candide, loyal et droit, jamais il ne chercha à déguiser sa pensée. Il parlait peu ; mais sa parole était toujours sincère jusqu'à la naïveté ; et jamais il ne put croire à la duplicité de ceux qui avaient affaire à lui.

Parce que son cœur était pur, il jugeait selon lui ses semblables. Jusqu'à preuve manifeste du contraire, il les croyait tous bons, persuadé que nul chrétien, et à plus forte raison nul religieux, ne voudrait offenser Dieu de propos délibéré, fût-ce par le plus léger mensonge. Jamais il ne soupçonna le mal.

Comme il pensait bien de tout le monde, c'était le mettre au supplice que de parler défavorablement du prochain devant lui. Si la chose arrivait, et si ses interlocuteurs étaient de ceux auxquels il devait le respect, il s'éloignait au plus vite sous un prétexte quelconque, ou bien il a nenait immédiatement l'entretien sur un autre sujet. Le plus souvent, en pareille circonstance, il évoquait le souvenir de ce qu'il avait entendu lire au réfectoir, ou au chœur. — Oh ! s'écriait-il, les belles choses qu'on nous a lues aujourd'hui dans la vie de tel saint, ou dans tel auteur spirituel ! — Et il rapportait vivement tout ce qu'avait pu retenir sa mémoire ; au besoin il en faisait le commentaire.

Si ses interlocuteurs étaient de ceux qu'il pouvait reprendre sans manquer à aucune convenance il ne manquait pas de le faire immédiatement. Il cherchait ensuite à interpréter bénévolement, ou à atténuer les torts attribués au prochain. Mais si les preuves étaient telles que les faits ne pussent en aucune façon être interprétés en bien, alors le charitable Frère mettait en avant la fragilité humaine, la *pauvre misère humaine* : il parlait avec tant de compassion des pauvres pécheurs, qu'on n'avait plus le courage de s'indigner contre eux.

Il résulta de là que bientôt nul n'osa plus devant lui parler en mal du prochain. Si on le voyait s'approcher tandis qu'on était en train de dénigrer les autres : " Ah ! disait-on, voici Fr. Félix, parlons d'autre chose. "

Cette bonté patiente, cette humble charité de Fr. Félix le désignaient comme naturellement pour l'office d'infirmier ; le P. Macaire ne manqua pas de le lui confier à la première occasion, sans pourtant l'exonérer de l'emploi de quêteur. L'humble Frère accepta cette nouvelle charge, comme il acceptait tout ce qui lui venait de l'obéissance, sans observations.

Dès qu'il était rentré de ses courses au dehors, il courait auprès de ses malades ; et lui, qui d'ordinaire parlait si peu, il trouvait dans son cœur de doux et joyeux propos pour les égayer et les reconforter. D'une sévérité effrayante pour lui-même il ne voulait pas que ceux dont il avait la charge souffrissent en rien. Pauvre pour lui-même jusqu'à l'excès, il trouvait le moyen d'être presque riche pour eux ; ils ne devaient manquer de rien. Une mère n'est ni plus empressée ni plus dévouée pour son enfant, que l'était Fr. Félix pour ses Frères. — " Voici plus de cinquante ans que je suis Capucin, disait un vieillard éprouvé par de douloureuses infirmités, et je n'ai jamais vu d'infirmier aussi attentif et ayant une main aussi délicate que notre Fr. Félix. "

Les chambres des malades étaient toujours nettes et aérées, et pourvues du nécessaire ; chaque chose y était à sa place. Il y avait toujours à l'infirmierie ample provision de linge, de bandes, de compresses et de médicaments usuels : herbes et fleurs cueillies en leur temps et desséchées à propos, onguents et autres remèdes ordinaires.

Pour ses chers malades, Fr. Félix créa dans le préau un jardin pharmaceutique où il réunit la plupart des plantes usitées dans la médecine domestique ; lui seul en avait le soin. Seul, il le cultivait, l'entretenait, semait à propos ; seul, il recueillait aux diverses époques voulues, les feuilles, les fleurs, les écorces, les racines. De tous ces produits, les uns étaient convenablement desséchés, les autres étaient, par les soins du seul Fr. Félix, conservés dans l'huile ou dans le vinaigre, selon qu'il le fallait.

Ce n'est pas seulement au couvent des Capucins que ce jardin fut utile ; il devint bientôt la pharmacie de tous les pauvres gens de la contrée ; bon nombre même de riches bienfaiteurs s'estimaient heureux d'en recevoir et réclamer les produits. Jusqu'à la fin, Fr. Félix seul en fut chargé ; et le dernier travail ici-bas de sa laborieuse existence fut pour ce petit coin de terre consacré à la charité. Jusqu'à la mort, il voulut être le serviteur de ses frères souffrants.

Lorsque Fr. Félix avait fait tout ce qui dépendait de lui pour procurer à ses malades tout ce qui pouvait leur être nécessaire ou utile, à bout de ressources, il recourait à la prière, et la prière lui obtenait divinement ce que les moyens humains lui avaient refusé.

A l'entrée de l'hiver, ce charitable infirmier faisait provision des choses qu'on ne trouve pas facilement dans la saison rigoureuse et qui sont alors très utiles aux infirmes. Dans ce but il se présenta un jour muni d'un grand panier chez D. Antonio Caprini, propriétaire d'un grand verger, et lui demanda par charité des poires d'hiver. — " Mon bon Frère, lui répondit D. Antonio, je les ai toutes ramassées et vendues. Hier encore, j'ai inspecté avec soin tous mes arbres ; il n'y reste plus une seule poire. " — " Par charité, lui dit Fr. Félix, laissez moi faire le tour de votre verger, et inspecter vos arbres à mon tour. La Vierge-Immaculée peut bien me faire découvrir quelques fruits qui auront échappé à vos recherches. " — Pour ne pas le contrarier, D. Antonio le laissa entrer et errer à son gré dans le verger. Peu d'instants après, Fr. Félix s'en revenait avec son grand panier plein jusqu'aux bords de belle poires. — " Voyez, dit-il à D. Antonio, voyez comme elle est bonne ma Mère-Immaculée ! Là où vous n'avez rien vu,

elle m'a fait trouver tout cela pour mes malades. *Soit pour l'amour de Dieu!*

Fr. Félix demande un jour au P. Macaire la permission d'aller quêter un lapin pour un de ses malades, auquel il pensait que cette viande blanche serait salubre ; le P. Macaire permet. Après plusieurs tentatives inutiles auprès de diverses personnes, Fr. Félix rencontre sur la voie publique un homme de Sperlinga, qui portait un lapin mort, déjà vidé, et prêt à être vendu. Fr. Félix lui demande le lapin, par charité pour un pauvre malade ; l'homme refuse de le donner. — “ Je suis pauvre dit-il, et j'ai besoin de gagner ma vie comme je peux. ” — Fr. Félix insiste ; l'homme refuse toujours. Quelques messieurs passant par là, et mis au courant de la situation, proposèrent alors à Fr. Félix de payer eux-même le lapin. — Non, dit le Frère, mon supérieur m'a permis de quêter un lapin, il ne m'a pas permis de me le procurer par argent. Mais si cet homme veut un paiement, qu'il me suive jusqu'au couvent ; là le P. Gardien lui fera donner, s'il le juge à propos, le paiement réclamé. ” — “ Ah ! c'est trop loin, dit l'homme ; payez ici si vous voulez ; mais je ne monte pas là-haut. ” Eh bien, reprend Fr. Félix faisons un accord. Si j'appelle à moi votre lapin, et qu'il m'obéisse, me suivrez-vous au couvent ? ” A cette condition, certes oui ”, répond le paysan, souriant avec un air d'incrédulité. Fr. Félix se recueille un instant, puis du bout de sa corde il touche l'animal, et celui-ci, tout mort qu'il est, se dégage de la main qui le tient, et d'un bond tombe entre les bras de Fr. Félix. Lié par sa parole, le paysan fut contraint de suivre le Frère jusqu'au couvent où il reçut le prix de sa marchandise. Si le religieux souffrant fut heureux de n'avoir point trop à attendre ce qu'il convoitait, Fr. Félix de son côté ne cessait de remercier sa bonne Mère de lui avoir fait si bien trouver de quoi soulager son malade.

Ce charitable infirmier était comme jaloux de ceux dont il avait le soin. Pour leur service, jamais il n'appelait personne à son aide ; même alors qu'il était avancé en âge, usé par les mortifications, brisé par les infirmités. Lui seul préparait avec grand soin les aliments particuliers dont ils avaient besoin ; lui seul appliquait les remèdes et pansait les plaies même les plus répugnantes ; seul il voulait se charger des besognes les plus pénibles à la nature.

Lorsque ses malades voulaient dormir, Fr. Félix, après avoir soigneusement disposé leur couche, récitait près d'eux un *Ave Maria*, pour les placer sous la garde de sa bonne Mère ; puis il allait s'asseoir sur un méchant escabeau placé dans le corridor, près de la porte de l'infirmerie. Là, attendant patiemment que ses services fussent réclamés de nouveau, il s'occupait à quelque travail manuel, comme réparer les sandales des religieux ou les chaussures des pauvres. Ou bien, si l'impérieuse nécessité l'y contraignait, il prenait lui-même un peu de repos, la tête appuyée contre la muraille.

Mais la charité de Fr. Félix était surtout ingénieuse à pourvoir au soin spirituel de ses malades. Non content de prier pour eux, il savait par de bonnes paroles les préserver de l'ennui et du découragement et les porter à la confiance. La maladie devenait-elle plus sérieuse et donnait-elle à craindre une issue fatale ? oh ! c'est alors surtout que Fr. Félix regardait le malade comme sa chose. Cette âme qui allait mourir était à lui ; il fallait à tout prix qu'elle mourût saintement. Pour atteindre ce but désiré, le saint Frère mettait tout en œuvre : prières, larmes, pénitences plus austères, assistance continuelle, vigilance de tous les instants. On estimait heureux ceux qui mouraient entre les bras de Fr. Félix ; et le bon docteur Bonelli, médecin du couvent, ne put un jour, au sortir de l'infirmerie, retenir cette exclamation : — " Quelle belle et bonne chose que d'être malade, quand on a Fr. Félix pour infirmier ! "

Plus que tout autre, le trait suivant nous dépeindra Fr. Félix au service de ses Frères souffrants.

C'était au mois de mars 1777 ; la saison était depuis longtemps mauvaise ; des épidémies s'étaient déclarées de ça et de là, principalement au bourg de Cerami. Par obéissance, Fr. Félix y avait couru et s'était prodigué au service de ces pauvres gens pendant sept jours et sept nuits, sans prendre un seul instant de repos. A son retour de cette pénible et glorieuse campagne, comme il rentrait au couvent, on lui dit que Fr. François de Gangiti était gravement malade depuis sept jours d'une pneumonie, et que les soins empressés et les remèdes du Dr Bonelli n'avaient produit aucun effet.

Ce F. François était un adolescent, un enfant presque, à peine âgé de quatorze ans. Sa candeur et sa piété précoce l'avaient fait admettre tout récemment dans la Communauté, sous l'habit de Tertiaire ; il remplissait les fonctions de second sacristain.

Dès que Fr. Félix entend parler d'un malade, il s'écrie : — “ Je suis infirmier, c'est mon affaire. ” — Et aussitôt, sans réclamer un repos auquel il avait certes bien droit ; il court à l'infirmerie. A ses questions, on répond que depuis sept jours le pauvre enfant n'a pas pu reposer, empêché qu'il en était par la suffocation ; et qu'en même temps des vomissements de sang ne lui ont pas permis de prendre aucun aliment. — “ Ce n'est rien, ce n'est rien, ” dit Fr. Félix. Mais laissons parler le malade lui-même :

“ A peine Fr. Félix avait-il pris le *Benedicite* du P. Gardien, il accourt à l'infirmerie. Me voyant si malade et si abattu, il se met à palper ma paillasse ; la trouvant bien dure, aussitôt il me soulève dans ses bras, comme une mère soulève son petit enfant, et me porte dans une autre chambre où le lit était plus doux. — “ Ici, me dit-il, vous serez mieux. ” — Et en même temps, il ramène sur moi les couvertures et m'enveloppe avec soin. Environ un quart d'heure après, il m'apporte une grande pleine assiette de pain cuit, bien assaisonné de fromage et une tasse pleine d'eau et de vin. — “ Prenez ceci, me dit-il, la Vierge-Immaculée aura soin de vous, n'en doutez pas. ” — Sans me demander si cela me ferait du bien ou du mal, sur la simple parole de Fr. Félix, je mangeai tout le potage qu'il me présentait, et je n'en fus nullement incommodé, comme si je n'avais pas été du tout malade. Après que j'eus bu la tasse pleine de vin et d'eau, Fr. Félix m'aïda à me recoucher et me recouvrit bien avec la couverture. — “ Et maintenant, me dit-il, dormez tranquille. ” — Il y avait sept jours que je n'avais pu dormir, la suffocation m'en empêchait ; je n'avais pas même eu la force de retourner ma tête sur mon oreiller. Mais, à peine Fr. Félix m'eut-il dit de dormir, et m'eut-il quitté pour aller à ses prières, que je m'endormis profondément. Je ne fis qu'un somme jusqu'au lendemain matin, comme aurait pu le faire une personne bien portante.

“ Le Dr Bonelli, qui, la veille, un peu avant le retour de Fr. Félix, m'avait laissé dans un si triste état, revint ce jour-là de

bien bonne heure ; on n'avait pas encore sonné le réveil . Il monta droit à la cellule où il m'avait vu, et ne m'y trouvant pas, il demanda au P. Jean-Marie de Gangi ce que j'étais devenu. Celui-ci le conduisit à la cellule où m'avait placé Fr. Félix. Le docteur me prit le pouls et constata que toute fièvre avait disparu. Il m'ausculta, et put s'assurer que les poumons fonctionnaient librement et régulièrement ; toute douleur, en effet, avait disparu.

“ Le docteur demanda alors au P. Jean-Marie si Fr. Félix était de retour ; et celui ci lui répondit affirmativement. A cette réponse le docteur se leva comme hors de lui (*si alzo con gran furia*), et sortant dans le corridor, il criait : *Un miracle, un miracle de Fr. Félix !*

“ Quant à moi, je me trouvais comme quelqu'un qui n'a jamais été malade, je n'éprouvais même pas la langueur ordinaire de la convalescence. Je me levai donc et dans l'après midi je quittai cette chambre. Fr. Félix pourtant me fit manger ce jour-là encore à l'infirmerie ; mais dès le lendemain, je retournai à mon emploi et je repris la vie commune avec les autres religieux. ”

C'est au procès de 1834, que Fr. François de Gangi, alors âgé de soixante-treize ans, a déposé sous la foi du serment ce qu'on vient de lire. Il portait toujours l'habit de Tertiaire vivant en communauté ; quelque empêchement que nous ignorons n'ayant sans doute pas permis qu'on l'admit aux vœux solennels. Mais à cette époque il n'était plus au couvent des Capucins, nous ne savons pour quelle raison ; il servait le Seigneur parmi les Franciscaïns *Riformati* de Palerme.

Après la mort de ses confrères, Fr. Félix réclamait comme un honneur le soin de disposer convenablement et d'ensevelir leur corps. Puis, au temps voulu, ordinairement après quatre ans de sépulture, il retirait lui-même ces corps de la tombe et les plaçait, selon l'usage, dans une niche du caveau. Il veillait à l'entretien des habits religieux dont ces cadavres étaient revêtus, et en enlevait avec soin la poussière.

Mais sa charité pour ses Frères défunts ne se bornait pas à ces actes matériels. Pour ces âmes qui avaient quitté la terre, Fr. Félix priaït et s'imposait de rudes pénitences. Ses stations au ca-

veau de la sépulture étaient longues et fréquentes. Au premier lundi du mois, il faisait en sorte qu'on y célébrât le plus grand nombre possible de messes ; et il y attirait ce jour-là les amis et bienfaiteurs du couvent. — “ Venez, leur disait-il, venez prier avec nous pour nos morts ; ils prieront pour vous en paradis. ”

La tendre charité de Fr. Félix pour les défunts de son Ordre, ne lui faisait pas oublier les autres morts. Pour tous il pria ; pour tous il recommandait chaleureusement de prier, particulièrement le premier lundi de chaque mois. Il aurait voulu que toutes les bonnes âmes de la terre formassent, ce jour là, comme une croisée pour la délivrance des âmes du purgatoire. Il profitait de ses tournées de quête pour le leur rappeler. — “ N'oubliez pas le premier lundi, leur disait-il ; c'est le jour des pauvres âmes. ”

Il exhortait ceux qui le pouvaient à faire offrir le saint Sacrifice pour tant d'âmes oubliées et délaissées, pour tant de pauvres pécheurs qui, surpris par la mort n'ont pas eu le temps de payer leur dette à la justice divine. Bon nombre de personnes, touchées de la tendre piété de Fr. Félix pour les morts, mettaient à sa disposition des honoraires de messes pour qu'il les fit célébrer à son gré pour les pauvres âmes. Avec la permission du P. Macaire, la bonne Sœur Fidèle dont il est souvent parlé dans la vie du Bienheureux, recueillait ces honoraires. Fr. Félix faisait ensuite célébrer les messes par des religieux ou par de bons ecclésiastiques qui parfois renonçaient bénévolement à toute rétribution. Ainsi, grâce à Fr. Félix, se formait entre les mains de Sœur Fidèle un certain fonds de charité dont les pauvres et les malades bénéficiaient ensuite. Ce pauvre Frère trouvait ainsi le moyen de secourir les pauvres de la terre, tout en soulageant les pauvres de l'autre monde.

(*A suivre.*)



.....
 DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,
 A JEANNE D'ARC (VIA OTTAWA.